

Ruse d'amoureux

Autor(en): **Datin, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 46

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dis donc, Favey, il nous faut tracer, c'est l'heure.

Et nos deux hommes de courir à la cantine. Mais au lieu de suivre le chemin, ils font comme tant d'autres, ils franchissent le tertre roide qui limite, au nord, la place de Beaulieu.

Favey ayant pris un trop grand élan ne put s'arrêter qu'au bas de la rampe, après avoir perdu en route canne et chapeau, aux rires d'un groupe de gamins criant: « Hé! le chapeau! hé! le chapeau! Oh! la, la! »

— Vermine d'enfants! murmura notre homme, c'en est tout sale par ce Lauseanne!

Grognuz, plus prudent, avait été moins vite, mais distrait par l'aspect de la fête, très pittoresque vue de ce point, il engage un pied sous une racine d'arbre mise à nu, fait une culbute en règle, va donner contre la petite table d'une marchande de pains d'épices, et renverse le tout au désespoir de la pauvre femme, pour laquelle un tireur prend chaudement parti.

— Vous me payerez le dommage, criait-elle, tenez, en voilà un, deux, trois, quatre... huit de cassés!

— Oui, eh bien, qu'est-ce que ça vaut cette bourtia? demande Grognuz.

— Un franc vingt.

— Un franc vingt, c'est pas la mort d'un homme. Tenez, vous n'aurez rien à réclamer, puisque je vous laisse enco les morceaux.

— Oui, oui, allez maintenant, répond le tireur, allez, maladroit, paysan du Danube.

— Pas plus danube que vous, Monsieur; c'est un petit malheur qui peut arriver à chatiun... Epi quoi! n'ai-je pas payé les biscomes?..

— Oui, oui, ça suffit!

— Oh! ça suffit!... Si voulez toujours rispoter, on est là!

(A suivre).

Le docteur Sauria

et les allumettes.

A propos de la votation fédérale sur le monopole des allumettes, on a beaucoup parlé de la fabrication de ces petits bouts de bois soufrés et phosphorés, s'allumant sous une simple friction, et dont nous ne saurions plus nous passer dans la vie ordinaire, ne fût-ce même que pendant quelques heures.

Mais ce que chacun ne connaît pas, ce sont les curieuses circonstances dans lesquelles l'allumette fut inventée et par qui. Les lignes suivantes, empruntées au *Petit Marseillais*, nous le disent dans des détails fort intéressants.

« Dans le petit cimetière de St-Lothain, en plein Jura, on vient d'enterrer sans pompe et sans discours un vieillard de 84 ans, le vénéré docteur Sauria.

» Mort pauvre, on peut dire qu'il a fait au Trésor une rente de 300 millions. Sauria était l'inventeur des allumettes chimiques.

» J'avais l'honneur de le connaître et les lettres qu'il voulait bien m'écrire renfermaient de précieux détails sur son invention.

» C'était au collège de Dôle, en janvier 1831, époque à laquelle la simple allumette soufrée régnait en souveraine dans les ménages. Le fumeur en était réduit à se brûler les doigts avec le briquet traditionnel.

» Plus curieux de chimie que de grec, ne rêvant qu'alambics et cornues, le collégien Sauria imagine, un beau jour, de faire des allumettes avec du chlorate de potasse, du soufre et du phosphore.

» A la suite de frictions répétées, la flamme jaillit, l'allumette prend feu, une grande invention est née.

» Vous devinez quelle ovation fut faite au jeune collégien! — Venez voir! Venez voir! s'écriaient ses camarades pleins de surprise et d'admiration; Sauria vient de trouver des allumettes qui brûlent toutes seules!..

» Notons en passant que les plus enthousiastes des condisciples du jeune Sauria s'appelaient Gagneur et Jules Grévy.

» Le principal du collège de Dôle, l'abbé Petit, tombait des nues, et le professeur de chimie, M. Nicolet, n'en revenait pas. Un autre professeur, M. Puffeney, plus tard directeur de la bibliothèque de Dôle, se mit à fabriquer pour son compte personnel de ces nouvelles allumettes que tout le monde voulait voir s'enflammer.

» Le jeune collégien de Dôle ne devait pas profiter de son invention. Quelques personnes de la ville, amies de la famille Sauria, furent sollicitées de prendre un brevet. Mais alors un brevet coûtait quinze cents francs et personne n'osa risquer cette somme.

» Qui donc aurait pu soupçonner les milliards qui allaient jaillir de la petite allumette de Sauria!

» Quelque temps après, le professeur de chimie, M. Nicolet, se trouvant en Allemagne, chez des amis, parla avec admiration de son élève. Il paraît même que ce bon professeur, aussi naïf qu'enthousiaste, eut l'imprudence de faire une conférence sur l'allumette de Sauria.

» Les Allemands ont quelque chose de très fin: c'est l'oreille. Recueillant avec soin les ingénues confidences du chimiste français, la scrupuleuse Allemagne, deux ans après, inondait l'Europe des premières allumettes chimiques fabriquées dans je ne sais combien de manufactures.

» C'est ainsi que, de l'autre côté du Rhin, le Wurtembergeois Kummerer

s'attribua sans façon l'invention de Sauria.

» C'est en 1832, date précise et indiscutée, que Kummerer — mort en 1857 dans l'asile d'aliénés de Lidigsbourg — fabriqua ses allumettes inventées par Sauria en 1831, ainsi que toute une ville l'a attesté, que le fait se trouve formellement consigné dans les *Merveilles de la chimie*, *La Nature* et de nombreux ouvrages scientifiques. »

Ruse d'amoureux.

Dans la patrie d'Ollivier Basselin, de bachelique mémoire au fond du bocage normand, la coquette ville de Vire semble avoir hérité de l'esprit du gai poète, ami de la chanson gauloise et du bon cidre mousseux.

Tout l'ouest de la France fourmille de légendes sur les farces jouées aux habitants de Villedieu-les-Poêles sa voisine, et sur la patience angélique de ces derniers à rechercher, quand même, la société des malins Virois.

Pour exagérées qu'elles soient, un grain de vérité repose au fond de toutes ces histoires, et, à juste titre, les petits-fils de l'inventeur du vaudeville jouissent de la réputation de sortir avec adresse des plus mauvais pas.

Il n'est pas jusqu'aux amoureux qui ne savent faire appel à leur ingéniosité pour arriver à leurs fins, et le trait suivant, dont nous garantissons l'authenticité, les dépeindra.

Fille unique d'un riche marchand de draperies, Renée Garnier passait avec raison pour une des plus belles personnes de Vire.

Vingt ans, brune, d'un éclat de teint merveilleux, de taille moyenne et bien prise, la poitrine rondelette et des hanches d'Espagnole, elle charmait le regard et le retenait.

Fort jolie, comme l'héroïne de Parthenay, elle le savait bien et volontiers souffrait qu'on le lui dit.

Tous les jeunes gens des environs en étaient amoureux, mais, à cause de la richesse connue des parents, peu d'entre eux osaient briguer l'honneur de sa mignonne main.

Aux premiers rangs figuraient trois amis, et, la gracieuse coquette tenant entre eux une juste balance, chacun pouvait espérer qu'il l'emporterait un jour sur ses rivaux.

La veille de la foire des Rogations, foire renommée dans toute la contrée normande et attirant à Vire une affluence de monde considérable, suivant la traditionnelle coutume, on jouait aux dominos avec des cartes chez le père de mademoiselle Renée Garnier. Assez amusant, très à la mode dans le Calvados, ce jeu ne demande pas une attention soutenue et permet de suivre facilement la conversation.

Naturellement, les trois prétendants brillaient à leurs postes, et chacun d'eux s'efforçait de se montrer aimable. A un moment donné, interpellée par une cousine, la jolie Renée répondit:

— Vous avez raison, madame, la foire des Rogations promet d'être superbe. Par ce temps magnifique, les baraques s'annoncent nombreuses et ce sera pour moi une fête de les visiter. Une certaine voiture surtout a fixé mon attention, et je n'aurai garde de n'y pas entrer.

— Laquelle?

— Celle de la somnambule, grande blonde assez éveillée que j'irai certainement consulter.

— Pour lui demander quoi, ma mignonne ?

— Eh ! mais je veux connaître mon avenir, répondit M^{lle} Garnier en lançant un regard circulaire sur les trois amoureux.

Sans manifester le moindre étonnement, l'un d'eux, Ernest Lecomte, gentil garçon appartenant à une honorable famille, prit bonne note de la confiance et résolut de la mettre à profit.

Le lendemain, dès huit heures du matin, il gagnait la place du Château, d'où la vue s'étend sur l'admirable panorama des Vaux, et subrepticement pénétrait dans la voiture de la nouvelle sibylle.

Sans préambules et allant droit au but :

— Je viens réclamer de votre complaisance un important service, lui dit-il après le salut d'usage. Vous sentez-vous disposée à me le rendre ?

— Tout dépend de la nature du service.

— Il n'est compromettant pour personne, soyez-en convaincue...

— En ce cas, je ne demande rien mieux, répondit la blonde devineresse. De quoi s'agit-il ?

— Aujourd'hui, dans le courant de la journée, mademoiselle Renée Garnier, incontestablement la plus jolie fille de Vire, viendra vous consulter. Vous la reconnaîtrez aisément, et, du reste, je me propose de l'accompagner.

— Hier, je l'ai aperçue à la promenade et la trouve en effet charmante.

— Il s'agit de lui inspirer toute confiance.

— A cet égard, soyez tranquille.

— Vous commencerez par lui parler de ses parents, des divers membres de sa famille, de son enfance, de sa jeunesse ; vous lui fournirez des détails sur ses relations, ses habitudes, et vous le pourrez d'autant plus facilement que je vais vous indiquer certains faits intimes de sa vie, faits qu'elle croit ignorés de tous. Jetée dans l'étonnement par cette révélation inattendue, vous en profiterez pour lui prédire l'avenir.

— Avouez-le, vous êtes amoureux d'elle et voulez l'épouser ?

— Votre qualité de devineresse se révèle à cette parole, et l'on ne saurait rien vous cacher. Mais, j'ai deux rivaux, et il faut les ruiner dans l'esprit de M^{lle} Garnier pour me faire accepter.

— La rendrez-vous heureuse ?

— Ah ! Dieu ! je serai en constante admiration devant elle comme devant la Madone !

— En ce cas, fiez-vous à moi. Femme, j'aime les romans d'amour et suis toujours heureuse de jouer un rôle dans l'intrigue. Je me charge donc très volontiers de plaider votre cause et, bien mieux, de la gagner.

— Vous n'aurez pas affaire à un ingrat, car je me mets à votre entière disposition pour fixer la rémunération...

— Nous causerons de cela plus tard... Pour l'instant, racontez-moi un peu la vie de la jeune fille.

Le soir, vers trois heures de l'après-midi, M^{lle} Garnier, accompagnée d'Ernest Lecomte, qui avait sollicité et obtenu cette insigne faveur, se présentait devant la voiture de la somnambule. Sans plus tarder, celle-ci l'invita à monter, en priant toutefois l'amoureux d'attendre au dehors.

Brodant sur le thème familier, après une revue rétrospective du passé, elle aborda le chapitre du présent, et, traçant un portrait peu flatteur des autres soupirants, elle exalta les mérites du jeune Ernest, insinuant avec une remarquable adresse, que, seul, il était capable de la rendre heureuse.

Je vous laisse à juger si, en sortant du cabinet de consultation, M^{lle} Renée Garnier était émue !

S'avançant résolument vers M. Lecomte et lui prenant vivement le bras :

— Êtes-vous toujours disposé à m'épouser ?

— Pouvez-vous me le demander, cruelle ?

Je donnerais ma vie pour entendre le bienheureux *oui* sortir de vos lèvres roses !

— Gardez-la au contraire précieusement, votre vie, car votre petite femme la veut tout entière et bien à elle.

— Vous consentez enfin ?

— Oui... et avec bonheur... Je vous aime, et n'ai jamais aimé que vous !

Un mois après, rayonnante de joie contenue, sous ses longs voiles blancs, fleurs d'oranger au corsage et dans la chevelure, M^{lle} Garnier montait au bras de son père la grande nef de l'église Notre-Dame-de-Vire.

Il n'y eut qu'une voix dans l'assistance pour la déclarer charmante.

En gens bien élevés, les prétendants éconduits n'avaient pas gardé rancune à leur rival plus fortuné, et, tous les deux, lui servaient de garçons d'honneur.

Grâce à la science de la devineresse, surtout à son habileté, les époux sont heureux et deux jolis bébés blancs et roses sont venus dernièrement compléter leur félicité.

HENRI DATIN.

Tsacou preind son pliési iò lo tràovè.

Quand l'est qu'on a bin accoutemâ qu'ouïe, on ne pào diéro s'ein passâ.

Pétolon s'étai mariâ avoué la Rosette à Pequabon, que n'ia quie rein d'estra. D'a premi que furont ein ménadzo, l'allâ prâo bin ; mâ cein ne dourâ pas grand teimps, que cein arrevè onco prâo souveint, mémo dein lè bounès maisons. La Rosette étai onna tabousse qu'avâi onna tapetta d'infai et Pétolon étai on rebriqueu et on risolet que lâi repondâi tot dè travai, que ma fâi cein eingrindzivè la Rosette, et coumeint l'avâi crouïe leinga, cein amenâ dào grabudzo et dâi disputès pè l'hotò. Cein amusavè lè vesins dè lè z'ourè dinsè sè tsecagni, kâ totès lè nés, à soupâ, lâi avâi onna re-préseintachon.

Onna né que Pétolon sè trovavè pè la pinta, ion dè sè z'amis lâi fâ :

— Et pi, Pétolon, est-te que la Rosette brâmè adé ?

— Oh ! câise-tè ! l'est adé pi !

— Coumeint diabe lâi pào-tou teni avoué onna fenna qu'est adé à teimpetà ?

— Eh bin, cein m'amusè, et cein fâ passâ lo teimps. Que diablo vâo-tou que n'hommo et 'na fenna aussont tant à sè derè quand sont adé d'accou ; y'a dè quiet s'eimbètâ à la moo, tandi que tsi no, lo moulin à parolès va adé. Ma fenna

n'est jamé eimprontâie po einmourdzi la niése ; mè, lâi repondo po attusi lo fû et lo teimps passè coumeint on einludzo. Se pè malheu la Rosette pèsâi la parola, ne saré pas què déveni, et cein m'eimbétérâi se le mè laissivè tranquillo.

On dzapet racontâ cein à sa pernetta, que lo redipettâ à la Rosette, que sè peinsâ : « Ah ! l'est dinsè ; cein t'amusè quand tè disputo ; eh bin, atteind, vilhio tourlourou ! »

Lo leindéman matin, à déjonnâ, que Pétolon atteindâi que le recoumeincâi la niése, rein ! la Rosette ne pipâ pas lo mot. A dinâ, mémo comércé ; pas lo pe petit gros mot. A soupâ, la Rosette étai adé mouetta et Pétolon que ne lâi poivè pequa teni, lâi fâ :

— Ton café ne vaut rein !

La Rosette, que sè poivè bragâ que n'ia vâi nion po fère dè l'asse bon café, lo laissè derè.

— Tè dio, refâ Pétolon, que ton café ne vaut rein. Cheint lo javâ.

Min dè reponsa.

— Repond don, vilhio sorcière ! dis mè pi dâi gros mots ; baille-mè on pétâ, se te vâo ; mâ reponds !

Rein ! la Rosette sè revaissè on écouletta dè câfé sein mé devezâ que 'na le-mace.

Dè bio savâi que l'einradzivè dè ne pas poâi menâ la leinga ; mâ le tint bon et Pétolon, que ne savâi perein què fère po lâi reinmodâ lo subliet, s'ein va consurtâ lo dzudzo dè pé que lâi dit que n'ia vâi rein dein lo code po dobedzi onna fenna à menâ lo mor, vu que cein ne s'étâi jamé vu.

Adon ruminâ onna malice. Ye preind sè z'haillons dè la demeindze, fourrè dè la paille per dedein, po fère onna gueliouma ; lè rebotenè ; ajustè dâi solâ âo bet dâi canons et dâi metannès âo bet dâi mandzès ; met onna tiudra dein lo collet dè veste et lâi affubliè on bounet dè né que l'einfoncè bin adràî, po soi-disant catsi la frimousse ; attatsè onna cordetta âo cou dè cllia bedouma, la va peindre à n'on tralet dào pailo iò la Rosette cutsivè et sè catsè dèzo lo lhi.

C'étâi dévai lo né. La fenna étai saillâite po fère dâi coumechons. Quand le revint à l'hotò, que l'eintrè dein lo pailo et que le vâi cllia carcasse gangueliâ âo pliafond, le s'arrètè franc. Lo sang lâi brassâ on momeint, mâ l'eut vito pliorâ et la parola lâi revegne.

— Eh vouâite-vâi mon fou, mon tabornio ! se le fe. T'es ma fâi on galé lulu. Eh bin, ma fâi, tant mi ! Te ne poivè pas mi fini. Y'a prâo grandteimps que te m'eimbètè et que te mè fâ souffri, vilhio scélérat ! Mè vouâiquie débarachâ et...

— Pas onco, Rosette, pas onco ! lâi fâ Pétolon ein saillesseint sa teta dè dèzo lo lhi et ein lâi copeint lo subliet. Ah te m'ein dis quie dâi galésès ; mâ dis-mè